



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

A l'heure qu'il est, tout le Paris élégant se trouve à Baden-Baden, à Aix, à Spa, aux Eaux-Bonnes, à Bagnères, à La Rochelle, à Vichy, etc., ou bien aux bains de mer au Havre, à Dieppe, à Trouville, etc. Là, seulement, nous aurons quelque chose à observer : les peignoirs sont, de toutes nos remarques, ceux qui offrent le plus de variétés ; les uns tout gracieux et simples, d'autres se rapprochant du pagne des Indiennes, d'autres enfin rappelant, par l'ampleur des formes et la richesse des ornements, les robes orientales qui s'ouvrent sur un jupon très-élégant, s'appellent des peignoirs *sultanes*.

—Les redingotes de nankin soulachées en blanc, avec dispositions guipurienues, sont également négligées de bains ; la taille en est

ronde ; les corsages à basques s'adaptent très-bien à ce genre ; les manches plates ; la jupe se ferme au moyen de petits boutons-grelots. Pour la promenade du matin, de petites pailles jardinières ornées d'un seul ruban de velours ; une écharpe indienne ou un mantelet en mousseline brochée et festonnée à dents pointues, complète cette mise, ainsi qu'une ombrelle bien simple sortant des magasins de Verdier¹.

—Pour soirées, les dames des eaux affectionnent les robes de taffetas glacé ou de pékin rayés, à corsage décolleté et à canezout de dentelle ; les manches sont courtes et garnies de petits volants rappelant les trois volants que l'on espace sur la jupe. Il se fait aussi trois rangées de trois volants qui ont toutes trois une dimension différente,

¹ Rue Richelieu, 102.

grâce à la hauteur calculée du volant; ceinture de rubans à pans allongés. Parmi les modes toujours plus fraîches et plus délicieuses qui se voient chez M^{lles} Romain¹, nous citerons une capote diaphane ou un chapeau blanc à passe légèrement évasée, totalement recouvert d'un tulle uni drapé, et agrafé par une branche de myosotis, ou une rose accompagnée de son feuillage et de ses boutons. Les robes de chambre sont aussi le cachet de l'élégance du matin; nous en citerons une en soierie du Japon, l'autre en cachemire d'Ecosse à raies, avec doublure de soierie légère, en nuance tranchante; le corsage montant et s'ouvrant en cœur étroit et très-allongé; le devant du corsage et de la jupe se fermant par des ganses d'une longueur graduée; les manches larges, ayant un dessus et un dessous; la couture de dessus recouverte par un poignet froncé sur lequel sont placés de distance en distance des boutons de passementerie.

— Les visites de taffetas à demi-manches se portent dans les soirées froides; le bleu Nemours est la nuance souvent préférée pour cet emploi. On les décore, ainsi que certaines antoinettes du même genre, de passementerie dentelle posée à plat près du bord, et qui imite si bien, par sa légèreté, sa souplesse et son fini, les belles guipures. Ces divers objets sont dus au goût inépuisable de Sorré-Delisle². Certains réseaux de fantaisie du même fabricant figurent en velours noir sur des pailles jardinières. Cette fantaisie est d'un convenable effet sur des chapeaux du matin. C'est principalement sous ces chapeaux qu'on porte de petits bonnets de batiste, ornés d'un point à l'aiguille; la coupe de ces bonnets est extrêmement simple, ce sont les coupes à *trois pièces* des bonnets d'enfant.

— Les femmes qui ne peuvent pas porter de volants, ou plutôt qui veulent de la variété, font faire à leurs robes légères et simples des plis au nombre de cinq ou sept, selon la hauteur de la jupe, le premier assez large, et les autres se diminuant progressivement. — Les robes garnies de volants sont pourtant plus nombreuses, et les femmes de petite taille peuvent les porter aussi bien que les

plus grandes; car ces volants sont très-légèrement froncés et font plutôt l'effet de jupes superposées.

— On porte beaucoup de manches courtes même aux redingotes, et dessous on ajoute à volonté des manches justes et fermées du bas au lieu de manches demi-larges et ouvertes.

— Les peignoirs à falbalas, avec le jupon pareil, sont toujours le plus joli négligé; en effet, rien n'est plus coquet que ces toilettes grand'mère en jaconas imprimé auxquelles une charmante femme fait ajouter un mantelet-écharpe à capuchon garni, de même que le devant du peignoir, par un froncé à la vieille bordé d'une petite dentelle; il est commode, pour se promener le matin dans son parc, d'avoir un mantelet dont on relève le capuchon pour se garantir du vent ou du soleil. Il faut ajouter encore, pour donner à ce costume l'air charmant d'autrefois, un grand éventail qui sert aussi contre le soleil et la chaleur.

La pommade de concombre, dont nous parlions dans notre dernier numéro, est un des cosmétiques qui obtiennent le plus de succès en ce moment. La fraîcheur de cette pommade sur la peau et son efficacité pour la rendre douce, souple et blanche, expliquent d'ailleurs cette grande vogue. Aussi, M. Lesueur¹ peut-il à peine suffire à toutes les demandes qui lui sont adressées. Un autre produit de M. Lesueur, qui est fort recherché pour sa finesse et l'excellence de sa composition, c'est sa pommade de réséda. Du reste, ce qui distingue cette maison, c'est la pureté des compositions et la parfaite qualité des éléments.

Une des choses qui font que le mal de dents est un des maux les plus affreux que le ciel en sa colère ait inventés à l'usage des hommes et des femmes, et même des enfants, c'est qu'un mal de dents n'est jamais plaint! Ah! bah! vous dit-on, fuyez arracher votre dent; chose fort facile à dire pour vos amis, mais fort peu divertissante pour vous qui subissez cette torture oubliée — par mégarde sans doute — par le Dante dans ses descriptions de l'enfer! Heureux encore si vous ne trouvez pas quelque impitoyable arracheur qui, comme Bi-boquet, proclame l'opération faite sans la moindre douleur... pour lui! Mais l'art du dentiste a

¹ Rue de la Ch - d'Antin, 18. — ² Place de la Bourse.

¹ Rue Caumartin, 35.



fait de grands progrès, et l'on a semblé comprendre que l'hygiène de la bouche ne se devait pas résumer dans une tenaille de fer. Au nombre des personnes qui se sont occupées de la question avec le plus de succès et lui ont fait faire le plus de progrès, il faut citer tout d'abord M^{me} Ellen de Saint-Hilaire¹, qui a su trouver les procédés les plus ingénieux comme les plus simples pour entretenir les dents dans tout leur éclat, et les moyens les plus efficaces de calmer ces épouvantables souffrances dont nous parlions tout à l'heure. Elle a enfin obtenu les plus beaux résultats dans la pose des dents artificielles. — Joignez à l'efficacité de ces moyens, à l'adresse et au talent qu'elle possède, toute cette délicatesse d'instinct que possèdent seules les femmes, et que les femmes savent si bien apprécier, et rien ne paraîtra plus simple et plus juste que la grande vogue de M^{me} de Saint-Hilaire dans le monde fashionable.

MODES D'HOMMES.—Les modes d'hommes sont toutes à la chasse et à l'équitation en ce moment, c'est-à-dire toutes à la fantaisie. Pour le cheval, on porte des habits à courtes basques, larges revers; deux rangs de boutons, pour pouvoir se boutonner en entier; la croisure est petite et le haut des revers uni au collet comme une redingote droite. Les basques sont arrondies et doivent être ouvertes par derrière. Il leur faut de l'ampleur pour qu'elles puissent se développer sur la selle. Le pantalon demi-juste est d'étoffe gris-clair. Le gilet de piqué blanc, à côtes, complète un des plus élégants habillements de cheval. On peut indifféremment adopter la casquette de velours à visière vernie ou le chapeau de forme basse. Pour les coiffures de fantaisie comme pour les casquettes de chasse, réunissant toutes les conditions du confort aux formes les plus distinguées, c'est Desprey² qui a la vogue, et qui crée, invente chaque jour, avec un goût toujours nouveau.

Pour en revenir aux costumes, nous parlerons des habits de chasse que nous a montrés Robin³. Il s'est appliqué avant tout à avoir des habillements rationnels, c'est-à-dire laissant au chasseur toute la liberté de ses mouvements, et le mettant dans les meilleures conditions d'imperméabilité. Il a donc fait d'abord un choix des étoffes les plus solides et les plus légères en même temps. — Les couleurs les moins sujettes à s'avarier aux intempéries, et aussi les nuances

les plus élégantes. Robin a généralement adopté la redingote à un rang de boutons, dans le genre des tuniques de l'armée; la jupe, ample et garnie de grandes poches larges et profondes; — le collet fort ample, afin de se pouvoir relever en cas de pluie; — le pantalon très-large aussi, pouvant entrer dans les guêtres de cuir qui montent jusqu'à mi-jambe ou bien recouvrir cette guêtre et tomber, comme les pantalons de ville, jusque sur le cou-de-pied. Pour la chasse, on fait souvent la redingote, le pantalon et le gilet de la même étoffe, — en velours à côtes; par exemple. — Avec la redingote d'un ton clair, il est de bon goût d'adopter le gilet de couleur très-foncée, avec des poches recouvertes et tombant fort bas sur les hanches, qu'elles recouvrent; les boutons de métal ciselé.

La chasse demande, surtout dans les détails du costume, toutes sortes de raffinements de confort et d'hygiène. Gilets de flanelle, ceintures de laine, cravates amples et chaudes, gants souples et imperméables, — Mayer¹ a tout prévu, s'est approvisionné de tout. — Il a pour le cheval surtout des gants de daim si souples, si bien ajustés, cousus avec un soin si merveilleux, que ce sont de véritables chefs-d'œuvre. Ses gants d'amazone, dont quelques-uns ont même des petits revers qui se rapprochent des anciens crispins des châtelaines d'autrefois, sont de ravissantes fantaisies. Pour homme, il a en ce moment, surtout, de chasse et d'excursions de campagne, des foulards, des mouchoirs de toile écru à lisérés blancs et à coins chiffés, des chemises de couleur, tous les accessoires enfin dont le goût caractérise l'homme élégant à la campagne comme à la ville, dans son plus complet négligé comme dans sa toilette la plus recherchée.

Terminons par les guêtres. — M. Cokelaere, qui s'est fait une véritable célébrité dans cette spécialité, vient d'ouvrir un nouveau magasin (12, rue Gaillon), dans lequel il a exposé tout ce qu'on peut inventer de plus solide, de plus commode, de plus élégant et de mieux confectionné. — Au moment de la campagne et de la chasse, c'est véritablement de l'à-propos que de recommander M. Cokelaere.

Le BAUME-FICHOT, pour prévenir et arrêter la chute des cheveux, est une des meilleures compositions qui se puissent employer. Ses résultats sont inmanquables, bases qu'ils sont sur deux moyens combinés par M. Fichot, que sa longue expérience de coiffeur (passage de l'Opéra) mettait plus à même que personne de faire de véritables études sur la nature des cheveux.

¹ Boulevard de la Madeleine, 13, cité Vindé. — ² Boulevard des Italiens, 28. — ³ Rue Saint-Marc, 21.

¹ Rue de la Paix, 26.

CHRONIQUE.

M^{lle} ROSE CHÉRI. — CARLOTTA GRISI. — ROSSINI ET L'OPÉRA. — LE TROISIÈME THÉÂTRE LYRIQUE. — M. HAREL.

Tous les journaux, — et les plus grands avec le plus d'empressement, — sont revenus à plusieurs reprises sur l'immense succès de *Clarisse Harlowe*, ou, pour mieux, dire de M^{lle} Rose Chéri. Car, le premier moment d'enthousiasme passé, on a fait assez bon marché de la pièce en elle-même, et toute l'attention, tout l'intérêt de la critique se sont reportés sur la jeune actrice qui enlevait ainsi tout à coup un des plus beaux succès qu'on ait vus depuis bien longtemps.

Certes, M^{lle} Rose Chéri n'avait pas passé inaperçue jusqu'à ce jour; d'une voix unanime, elle avait été reconnue et appréciée comme le premier talent du Gymnase, c'est-à-dire du théâtre où encore aujourd'hui l'on joue le mieux la comédie, avec le plus d'intelligence, d'ensemble et de bonne tradition. — Ainsi, personne ne pourra avoir la prétention de l'avoir découverte ou même inventée, comme on l'a dit de tels et tels sujets auxquels on a su concilier pour plus ou moins de temps les sympathies du public.

Chaque pièce où avait paru M^{lle} Rose Chéri avait été un nouveau succès pour elle. — Tout le monde avait admiré cette diction si pure et de si bon goût, ce maintien si calme et si gracieux, tout son jeu enfin si plein de naturel, de distinction et de candeur. — C'est là surtout le cachet de ce beau talent, c'était la finesse dans la naïveté même. Mais voilà que tout d'un coup cette toute charmante comédienne au sourire enfantin, à la voix si douce et si caressante, devient une tragédienne, une véritable tragédienne toute d'inspiration, de fougue et d'énergie. Son geste devient brusque et impérieux, son regard terrible, sa voix sonore, pleine de terreur et de pitié.

La voilà donc aux plus hautes sphères du drame, aux colères sourdes ou frémissantes, aux sanglots déchirants, à la haine qui éclate en imprécations, au dédain qui écrase par son silence et son immobilité. Le moyen, après cela, de faire le procès d'une pièce, de la passer froidement au creuset de l'analyse? Le moyen de ne pas se laisser aller à toute

son admiration pour un talent qui se révèle si complet, si souple, si puissant, et de ne pas applaudir avec entraînement, avec enthousiasme?...

Tel a été, en résumé, le succès de la pièce de *Clarisse Harlowe*. Ça été, on peut le dire, l'avènement de M^{lle} Rose Chéri; car, si grand a été son succès, qu'on oubliait ses précédents triomphes. N'avons-nous pas vu ainsi pendant plusieurs années M^{lle} Rachel jouer ignorée et inaperçue devant les banquettes vides de l'Odéon, et M^{me} Stoltz ne remplir que des bouts de rôle, ou tout au plus doubler des cantatrices très-médiocres?...

Telle n'est pas, il s'en faut, l'histoire de M^{lle} Rose Chéri; elle a été appréciée, applaudie tout de suite; et voici à ce propos, comme un des plus spirituels feuilleteurs de la semaine passée racontait les débuts ou plutôt l'apparition soudaine de M^{lle} Rose Chéri....

....Son vrai nom est Rose Ciseaux. Moins tranchant, le nom de Rose Chéri lui serait donné aujourd'hui par acclamation, si une douce appellation de famille n'eût anticipé sur l'estime publique.

M^{lle} Rose jouait la comédie dans les départements, quand un touriste quelque peu connaisseur vint la signaler à M. Bayard. Pendant une clôture théâtrale, elle fit une excursion à Paris avec son père, et l'auteur, qui avait gardé bonne mémoire du bien qu'on lui avait dit de la jeune actrice, n'hésita pas à la recommander au Gymnase, dont le directeur était alors M. Poirson. Elle fut engagée, mais pour les personnages accessoires. Elle n'était pas encore connue.

Un jour, le théâtre était en émoi. On avait affiché *la Jeunesse orageuse*, dont le succès se dessinait depuis peu de jours, et M^{lle} Nathalie venait de faire dire qu'une indisposition l'empêcherait de jouer. Le rôle de l'actrice était important, et chacun se demandait: — Qui la remplacera? — Moi! répond une voix pleine de douceur et étouffée par la crainte.

Ce n'était pas le moi! audacieux de Médée; aussi trouvait-on que ce n'était pas assez. Cependant il fallait prendre un parti. Rendre l'argent! c'est la dernière des ressources théâtrales. M^{lle} Rose était là, toute palpitante; directeur, régisseur, acteurs se consultent et décident qu'on tentera l'aventure. Mais il fallait prendre encore l'avis du public, on lève le rideau, et, après les trois saluts d'usage, M. Monval annonce qu'une indisposition de M^{lle} Nathalie aurait forcé le



31 Aout 1846.

2207.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeaux de M^{re} Dufay. Toilettes de M^{re} Fernère-Poncina. Châle de persan. Plumes Chagot.
 Mouchoir Chapron. Gants Mayor. Parfums Guerlain.*

Mess. J. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.



Printed by the Press



Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Toilette de ville et costume de chasse, des ateliers de Robin, r. St. Marc, 21. Chapeaux D'asprey, boul. des Italiens, 28. Gants et Cravates de Mayer, r. de la Paix, 26. Canne et équipement de chasse de Verrier, r. Richelieu, 102.

Mess. J. et J. Fuller, 34, Rathbone St. Lond.



théâtre à offrir un autre vaudeville à la place de *la Jeunesse orangeuse*, si une jeune artiste, tout à fait inconnue, ne s'était trouvée là pour débiter dans le rôle de l'actrice indisposée, et tirer de peine la direction.

M^{lle} Nathalie était aimée; les sifflets accueillirent les paroles du régisseur.

Après s'être baissé sur cette offre audacieuse, le rideau se releva et l'on vit paraître une jeune fille. Entendit-elle alors les murmures de la salle? Arrivèrent-ils à son oreille, les sons aigus qui vibraient de toutes parts? Cruel public! il n'y a pour lui ni sexe ni âge!

Mais elle, on l'eût dite indifférente à cet injuste courroux, tant elle s'était identifiée déjà avec son rôle. Elle parle au milieu de l'orage.

Les vents s'apaisent; elle se fait entendre, on s'étonne; elle s'anime, on est séduit; moins on avait foi dans la débutante d'occasion, plus on applaudit l'actrice acceptée.

Ce fut encore un bruit tumultueux dans la salle! Mais comme il avait changé de nature! Celui-là faisait noblement battre le cœur de la jeune fille triomphante! Son succès n'eut qu'un seul point de ressemblance avec celui qu'obtiennent les artistes médiocres: on la redemanda. Elle reparut.

Alors il arriva ce qui peut-être n'était jamais arrivé: le public ignorait le nom de l'enfant qu'il venait d'adopter; il le demanda à grands cris. Ce fut en ce moment que, dans la coulisse, on s'interrogeait pour savoir si on devait la nommer tout prosaïquement Rose Ciseaux, ou bien Rose tout court, comme d'autres se font appeler Anaïs, Maria, Mélanie.

Durant ces irrésolutions, que faisait le père? Il embrassait sa fille et l'appelait *son enfant chéri*. Va donc pour Chéri, s'écria-t-on; et ce nom est jeté au public; et voilà Rose Chéri baptisée au bruit des applaudissements.

Avant de signer un nouvel engagement, M^{lle} Rose Chéri prit conseil de ses amis. A quel chiffre devait-elle élever ses prétentions? « 12,000 fr., » disait-elle, « 12,000 fr.! c'est le rêve de toute ma vie! » Toute sa vie! elle n'était pas majeure!

Vous le voyez, la naïveté est un des caractères du vrai talent; la probité aussi, soyez en convaincus. Vous savez la réponse de la charmante actrice à ceux qui lui conseillaient de ne pas aller passer son congé à Londres: « Il y a entre le directeur et moi plus qu'une signature, il y a une promesse. »

A Paris, Rose a une famille; elle va à

piéd, appuyée sur le bras de son père, et elle n'en est ni moins fière ni moins gaie.

....Ce rôle de Clarisse Harlowe est effectivement fait pour mettre en relief toutes les faces de ce talent prodigieux, la simplicité et la douceur de la jeune fille, et son exaltation, qu'elle ignore elle-même, et qu'étouffe le sentiment de sa noblesse et de sa dignité, — la toute-puissance de son cœur et de ses instincts généreux qui l'entraîne sur cette pente fatale où elle va trouver toutes les douleurs, toutes les amertumes de la vie avant la mort, sa bonne foi indignement surprise, son amour impitoyablement joué, ses larmes tournées en insolentes railleries, son dernier soupir insulté par un dernier blasphème... Nous dirons même plus du talent de M^{lle} Rose Chéri: non-seulement il a valu le succès immense à la pièce, mais il l'a sauvée d'une chute complète; car, en vérité, tout cela — la fin du second acte surtout, — est par trop odieux et trop cynique!

Il n'est pas que nous sachions au théâtre de scène plus déchirante que les derniers moments de Clarisse Harlowe jouée par M^{lle} Rose Chéri. Elle lit ce testament ou plutôt ces dernières pensées de jeune fille avec tant de simplicité, tant de calme et d'angélique résignation, qu'à ce moment il se fait dans la salle ce silence solennel et profond qui est l'expression des plus vives émotions de la foule... Sa voix a un charme de mélancolie et de candeur indicible, surtout quand elle interrompt sa lecture, et que, revenant à ses beaux jours enfuis, elle se souvient tout haut, et se raconte ces joies naïves et charmantes de l'enfant qui devient jeune fille!... Mais c'est encore plus à la dernière scène que M^{lle} Chéri se révèle en artiste accomplie. — Elle meurt comme jamais actrice n'a su mourir au théâtre, sans mouvements forcés, sans contorsions, sans exagérations de pose ni de parole; la vie s'en va, l'abandonne insensiblement, et cette agonie toute de calme, de silence, d'immobilité, a quelque chose d'effrayant. Il faut, du reste, que le sentiment de l'art soit bien puissant chez l'artiste pour lui faire faire si complète abnégation de la coquetterie de femme. Rien n'est moins beau en effet que la mort *réelle*, et notre Clarisse Harlowe meurt réellement. Ses yeux, en

d'un immense esprit; ses mots devenaient historiques, et il le disputait de verve et d'impromptu à M. de Talleyrand lui-même.

A la direction de l'Odéon, Harel accepta franchement la réaction littéraire, et donna tête baissée dans le romantisme. A la chute de l'Odéon, il porta sa fortune à la Porte-Saint-Martin. C'est là que commence le merveilleux de cette existence.

Jamais personne ne pourra dire le zèle, l'ardeur, la prudence, la témérité, la fougue, la patience, les chefs-d'œuvre de cet homme attelé à une tâche impossible; ce qu'il a joué, ce qu'il a senti, ce qu'il a accepté, ce qu'il a refusé, ce qu'il a payé, ce qu'il a souffert: c'est impossible. Avec cent fois moins d'esprit, de ressources et de travaux, appliqué à vendre des marrons au coin des rues, on ferait vingt fortunes! Ni la nuit, ni le jour, il n'avait de repos. Il n'avait pas plus tôt fait feu, que c'était à recommencer; le succès même, et il en a obtenu de très-grands, glissait entre ses mains comme l'eau des fontaines, et il n'en pouvait rien retenir. Il eût fallu le voir frappant à toutes les portes, s'accrochant à toutes les espérances, luttant de vive force, luttant par la ruse, dépensant des journées entières à fléchir un créancier impitoyable, ou bien, à sa force de verve et de gaieté, forçant l'avarice de l'usurier étonné de se trouver des entrailles.

Il a vécu ainsi près de dix ans dans cette fièvre perpétuelle: être ou n'être pas, vivre aujourd'hui pour mourir demain, tomber pour se relever, et retomber et repaître, tantôt haut, tantôt bas, mais toujours supérieur à sa fortune, quelle que fût sa fortune; son esprit le consolait de toutes les disgrâces. « Ah! disait-il, si seulement je savais compter sur mes doigts, si l'on m'avait appris de bonne heure à distinguer l'or des autres métaux! »

Il a livré à son théâtre les plus grandes batailles de ce temps-ci: *la Tour de Nesle*, *Richard d'Arlington*, *Lucrece Borgia*, *Marie Tudor*; voilà des montagnes poétiques, voilà des abîmes! Il franchissait tout cela, il côtoyait tout cela, toujours riant, toujours animé, toujours s'accrochant à l'espérance!

Il fut vaincu, écrasé, battu sur ce terrain

qu'il connaissait à merveille! Il se perdit dans ce même théâtre où se sont faites depuis lui tant d'autres fortunes; il se perdit avec M^{lle} George, avec M^{me} Dorval, avec Frédéric Lemaitre, avec Alexandre Dumas, avec Frédéric Soulié, avec M. Scribe, avec Victor Hugo; tant de grands drames, tant de poètes illustres, tant de comédiens excellents, tant de succès, tant d'éléments d'une immense fortune, tout cela pour l'abîme!

Après ce grand naufrage, nous ne suivrons pas Harel courant le monde avec quelques artistes, donnant des représentations ici aujourd'hui, là demain, plus loin le jour suivant; mais ne sachant jamais la veille quel serait le pain du lendemain; ignorant même souvent le matin quel serait le gîte du soir. C'est ainsi qu'on l'a vu toujours maltraité par la fortune, mais toujours gai, spirituel, plein de verve, d'énergie et de courage, en Italie, à Malte, à Trieste, à Constantinople, à Odessa, et dans les neiges de la Russie.... Vraiment la fortune doit souvent rougir à la vue du mérite. Harel le savait bien, et comme un jour il venait d'obtenir un de ces succès impossibles qu'il aimait à chercher: « Ah! disait-il, j'aurais été un sot, je n'aurais pas mieux réussi! »

THÉÂTRES.

OPÉRA. — Bettini marche de progrès en progrès. On l'applaudit bruyamment, on le rappelle. Il justifie les espérances qu'on a fondées sur lui. Ceux qui reprochent à M. le directeur de l'Opéra ses fréquents voyages pour enrichir notre scène lyrique de toutes les jeunes voix, de tous les artistes d'avenir qu'il peut recruter en Espagne ou en Italie, sont peu au courant des affaires théâtrales. Avant six mois, il sera impossible de se procurer un ténor de moyenne sphère sans dépenser des sommes fabuleuses. Les concurrents de M. Lumley ont engagé pour trois ans tout ce qu'il y a en Europe d'artistes en renom. Fraschini et Tamberlich sont liés par des dédits énormes, et veulent-on payer les dédits, le gouvernement napolitain s'opposera au départ de ces artistes. M. Lumley va se rejeter sur Guasco, ténor sur le déclin, dont la voix est presque entièrement épuisée. Il y a longtemps que M. Vatel fait les yeux doux à Gardoni.

La direction de Milan offre 30,000 francs à Bettini, pour la prochaine saison du carnaval, s'il peut s'affranchir de son traité avec l'Opéra, ou obtenir un congé. Voilà la situation. Que ceux qui se mêlent des choses de théâtre sans en connaître les premiers éléments nous fassent donc la grâce de réfléchir avant de parler.

A ce Numéro sont jointes les planches 2207 et 2208.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.